

Le printemps dans les veines

Un texte de Carole Ammoun
Publié dans le livre collectif «Les Printemps arabes »
Éditions Mémoire d'encrier – 2011

« Et nous mettrons en scène l'Histoire comme d'autres mettent en scène des pièces de théâtre. »

Werner Herzog - Aguirre, la colère de Dieu.

Une pièce plongée dans l'obscurité, l'ombre d'un homme, assis de dos sur un fauteuil. On devine sa silhouette courbée. Une vieille télévision est allumée, c'est l'heure du journal. Sur l'écran, un long plan séquence parfaitement cadré montre, posé au sol d'une chambre dénudée, toute une série d'armes. La caméra s'appesantit sur des mitraillettes adossées contre un mur en béton, avant de lentement parcourir la pièce. Un tas de balles apparaissent dans un coin du cadre, avant de se retrouver au centre de l'image, puis des armes blanches parfaitement alignées, et la caméra finit son parcours sur une hache disposée en plein centre de l'installation, manifestation ultime de l'infâme mutinerie. Une voix monolithique décrit de manière redondante ce qui est montré, et clôture le long reportage sur l'affirmation que cette cache d'arme est bel et bien la preuve du complot contre la grandissime et fière nation arabe.

La speakerine récupère l'antenne. C'est une jeune fille, à peine sortie de l'enfance, affublée d'un maquillage de soirée, et qui lit scrupuleusement le prompteur qui semble faire défiler son texte tout juste un peu trop vite, de manière à ce que la journaliste inexpérimentée ne puisse pas saisir les informations qu'elle annonce. Elle termine la présentation de l'intervention suivante en faisant les louanges de l'armée, qui a toujours su préserver l'ordre public et protéger les citoyens contre les traîtres et extrémistes de tous bords. C'est au tour d'un jeune homme de prendre la parole dans une vidéo préenregistrée qui passe en exclusivité sur la télévision d'état. Il porte la barbe, et a l'arcade sourcilière fraîchement recousue. Il enrichit le journal de sa déposition en tant que témoin oculaire d'un incident qui aurait eu lieu dans une petite ville, non loin de la capitale. Il explique qu'il a été attaqué par d'étranges hommes vêtus de noir, très probablement des agents au service des impérialistes occidentaux, défenseurs de la cause de l'immonde ennemi héréditaire.

La speakerine réapparaît comme une marionnette dans son castelet, le visage fendu par un futile sourire, et remercie les chers téléspectateurs d'avoir suivi le journal du jour, en leur rappelant qu'après la météo et une courte page de publicité, des hommes de foi participeront à un débat sur la religion et la cohésion nationale. « Merci et à bientôt » conclut-elle en exagérant un peu plus son sourire comme on le lui a appris. Elle reste à l'image un instant de trop, probablement un petit problème technique comme il en arrive régulièrement ces derniers temps. Le sourire reste accroché, mais une légère panique apparaît dans les yeux noircis de la jeune journaliste qui roulent dans leurs orbites, avant qu'elle ne soit remplacée par un clip présentant des chanteurs lyriques à la voix trop aigue, entonnant un hymne à la gloire de leur beau pays. Des images bucoliques se superposant en fondu enchaîné, transparaissent derrière un drapeau flottant au vent.

Ahmad zappe et tombe sur une chaîne du câble. Il a la chance de réussir à la capter car elle est souvent brouillée, et ce n'est pas du à un problème de son antenne. Il reconnaît l'homme qui se fait interviewer. Ses méninges vont

laborieusement chercher dans son passé. C'est une figure qui l'a marqué. Jusque dans sa chair. Bien sur, qui d'autre ! Ahmad ne l'avait plus revu depuis l'époque. Il a vieilli mais pas autant que lui. Il a toujours les sourcils en accent circonflexe et l'étincelle arrogante dans les yeux de celui qui a le pouvoir et qui se sait intelligent.

La journaliste, tout aussi maquillée que la précédente, a cependant plus de pratique, et ne laisse pas son invité prendre le dessus. Elle revient sans cesse à la question laissée sans réponse, « Monsieur le ministre, comment justifiez-vous les images que nous avons vues sur internet ? Qu'avez-vous à dire sur ces morts violentes dont nous avons eu le témoignage sur certains sites d'opposants ? » L'homme, dans un rire narquois, en profite pour exprimer son mépris à la femme qui le harcèle. Il met en cause son professionnalisme et détourne encore la question en dénigrant ses sources d'informations. Ce petit jeu dure apparemment depuis un moment déjà, et la tension est palpable entre les deux personnes, qui, heureusement, ne se trouvent pas dans le même studio. Les discours se superposent, le ton monte, soudain la voix de l'interviewé déraille subtilement. Son visage est tout aussi impassible mais on dirait qu'il a des cailloux dans la gorge. Ahmad ne comprend pas bien ce qui se dit, mais il reconnaît le moment fatidique où la folie meurtrière n'a plus de barrières. Il a peur pour la journaliste, une peur panique qui l'attrape au ventre, lui provoque immédiatement des suées froides, il saisit le premier objet qui lui tombe sous la main, un gros cendrier en verre débordant de mégots, et le lance sur l'écran. La télévision explose au milieu du salon mettant un terme à la discussion. Reste un grésillement et une petite flamme qui continue d'éclairer la pièce sombre. L'homme se lève avec difficulté et traverse péniblement la pièce en direction de la cuisine pour se servir un verre d'eau fraîche.

* * *

« Tu vas nous dire ce que tu faisais au café, menteur ? Tu vas cracher le morceau espèce de chien ? »

Ahmad, dix ans plus tôt. Il est suspendu à un axe, tout nu, les mains et les chevilles ligotés ensemble sur une barre métallique passée derrière ses genoux, dans la position du poulet rôti. Deux gars surexcités lui claquent le visage en posant des questions en continu, sans même lui laisser le temps de répondre. « Tu vas nous donner les noms de tes petits camarades, tu vas les dénoncer espèce de traître. Fils de pute, sinon c'est ta femme que tu vas retrouver ici, les jambes écartées, on se fera un plaisir de bien la sauter devant toi, avec son gros ventre, que tu vas même entendre le gamin hurler à l'intérieur de ta grosse, tu vas nous dire ce que tu faisais au café ? Tu vas nous donner les noms des responsables de l'organisation subversive ? ». Dans la pénombre, assis tranquillement sur une chaise en bois et fumant un cigarillo à l'odeur nauséabonde, leur chef assiste silencieusement à la scène. C'est lui qui se fait interviewer sur la chaîne câblée quelques années plus tard, il sera devenu ministre de l'intérieur et dirigera avec le même flegme les opérations contre les jeunes révolutionnaires.

Ahmad ne sent plus ni ses pieds ni ses mains, et son visage c'est endurci sous les coups depuis cinq jours qu'il subit des passages à tabac, mais l'odeur de ce cigarillo reste toujours aussi insupportable, et sans prévenir, un jet de bile chaude et acide lui déchire l'œsophage avant de s'éjecter sur sa poitrine et ses cuisses. « Ramenez cette loque dans sa cellule » dit froidement le chef, et les deux recrues obtempèrent aussitôt en ricanant comme des adolescents qu'ils sont. Ils le descendent et libèrent ses membres meurtris, puis l'attrapant chacun par un bras, ils le traînent dans les couloirs jusqu'au sous-sol en commentant comme un match de boxe les divers coups assenés.

Il est littéralement jeté au sol de son cachot. La pièce qui fait un mètre sur deux n'a pas de fenêtres. On lui a placé un seau métallique pour faire ses besoins, et depuis qu'il y a été emmené le seau n'a pas été vidé. La porte claque derrière lui, un loquet tourne trois fois, le laissant dans l'obscurité la plus totale. Ahmad n'a toujours pas compris ce qu'il faisait là et pourquoi on s'acharnait sur lui. Il avait compris que ses geôliers voulaient des noms, mais les noms de qui, il l'ignorait. Il n'avait aucune information au sujet d'une organisation subversive qui chercherait à renverser le régime. Comment pouvait-il avouer quoi que ce soit.

La torture s'est poursuivie pendant plusieurs jours. Ahmad ne savait plus depuis combien de temps il avait intégré cet enfer. L'absence de lumière dans sa cellule, la solitude, les longs interrogatoires, lui avaient fait perdre toute notion du temps. Quand on ne s'occupait pas de lui, il y avait les cris de souffrance des autres détenus. Ils se croisaient parfois dans les couloirs, des gaillards réduits à un état de chiffes, encadrés par leurs tortionnaires. Les sanglots de ces hommes humiliés hantent encore ses nuits, encore plus que le souvenir de la douleur subie.

« Je suis chômeur, je vais avoir un fils à ma charge, j'étais au café pour demander une place de serveur, je vous jure, je vous en prie laissez moi rentrer chez moi ! ». Il avait fini par avouer, il avait donné des noms, n'importe lesquels, les premiers qui lui sont venus à la tête. Ils avaient mis toutes leurs menaces à exécution. On lui avait plongé la tête dans le seau à déjections. Le chef lui avait dit, avec cette intonation si particulière, ce grognement sadique et sourd dans la voix, qu'il avait de la chance que ce ne soit pas la merde d'un autre. On l'avait électrocuté, roué de coups avec une matraque rugueuse de la taille d'un bras, on avait écrasé l'infect cigarillo du chef sur tout son corps, jusque sur ses parties génitales. Un médecin passait régulièrement l'examiner, et tant que le supplicié ne risquait pas de leur claquer entre les mains, les bourreaux avaient l'accord pour poursuivre leur travail.

Puis un jour ils ont ramené sa femme. Ils l'ont faite rentrer dans la salle. Quelques secondes. Elle était tétanisée. Leurs regards se sont croisés, elle a mis un temps à le reconnaître. Elle a pleuré en répétant son nom. Puis ils l'ont accompagnée dans une autre pièce. « Venez madame, nous avons quelques questions à vous poser, ne vous inquiétez pas, ça devrait être rapide ». Mayssa entamait son neuvième mois, elle portait leur premier fils. Il l'a entendu hurler dans la pièce à côté, c'était intolérable. C'est là qu'il a avoué. Il a donné deux noms, celui de son voisin et celui de son neveu, qui ressemblait tellement à un de ces gamins qui le battait quotidiennement. Il ne pouvait pas

réfléchir, son cerveau était en compote et il y avait sa femme, la mère de son fils qui subissait des sévices. Il a donné ce qu'on lui demandait, des noms. Plus tard à l'hôpital où il se faisait soigner, on lui a annoncé que sa femme avait accouché d'un garçon, mais que le petit était mort au bout de quelques heures. Mayssa avait perdu la raison, il pourrait la voir dans sa chambre mais bientôt on l'enverrait dans un centre spécialisé. Il n'en avait pas eu la force. C'était il y a dix ans.

* * *

Ahmad habite seul dans un petit deux-pièces vétuste. L'état lui pourvoit une misérable rente hebdomadaire qui lui suffit à peine pour payer le loyer, ses cigarettes, et le hommous en grains qui constitue son unique repas quotidien. Ils lui doivent bien ça lui a-t-on dit une fois avec un sourire entendu. Il passe le plus clair de son temps affalé sur le fauteuil à regarder la télévision. Il éclaire à peine pour faire des économies d'électricité, en tous cas la lumière lui brûle la rétine. Il n'a pas le téléphone. De toute façon il n'a personne à appeler. Il n'a plus jamais revu Mayssa, on lui a raconté qu'elle est enfermée dans un asile d'aliénés, et qu'elle pouponne un bébé imaginaire. Son frère a quitté le pays avec sa femme et ses deux filles, et ne lui a plus jamais adressé la parole depuis l'arrestation et la condamnation à mort de son unique fils pour haute trahison.

Ahmad vit comme ça, en traînant sa culpabilité et sa honte, ainsi qu'un corps à jamais meurtri. Il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Voilà. Il a manqué de chance et ça lui a brisé sa vie. Il ne lui reste plus qu'à regarder les bêtises à la télévision, et fumer des cigarettes, s'abandonnant à la fatalité si parfaitement orchestrée par les tyrans qui gouvernent son pays. Il n'a que trente sept ans, mais ressemble à un vieillard au dos courbé, aux articulations disloquées et au regard éteint.

Debout dans l'étroite cuisine, il boit d'un trait son verre d'eau, et s'en ressert un autre aussitôt. Il y avait longtemps qu'il n'avait plus ressenti une telle émotion, de manière aussi directe et aussi agressive. Depuis qu'il avait été relâché il avait tout simplement tout abandonné. Il s'était résigné à n'être qu'une autre victime silencieuse de l'injustice, et n'attendait rien. Il ne ressentait plus rien, ne pensait plus rien, ne cherchait rien, ne voulait rien d'autre que fumer tranquillement ses cigarettes. De celles-ci, il ne manqua jamais.

Son cœur palpite, malgré les deux verres d'eau supposés le calmer. Ahmad est assailli d'images, comme si la trappe d'une cave s'était ouverte et que des morceaux de son enfance resurgissaient dans son esprit. Il se revoit dans le champ de ses parents, courant derrière un furet. Il revoit son frère, son cher frère, avec qui il se roule dans le foin et rigole, il revoit la cour de récréation de l'école du village, il revoit la photo de sa mère, ses traits durs sous le voile pourtant coloré qui lui couvre la tête, qui trône dans l'entrée de leur humble maison, il revoit son père si fort, si digne, même au jour de la mort de sa femme, et les mains rugueuses et flétries de sa grand-mère, la toux de son grand-père et les braillements du voisin trisomique, l'odeur du lait chaud dans la cuisine.

Plus tard dans la spirale du temps, la joie de son frère à la naissance de son fils arrivé après deux filles, son premier voyage à la capitale, la première fois qu'il a vu Mayssa dans la ville, les souks où il avait acheté les alliances, leurs premiers émois, ses beaux cheveux noirs et sa peau si blanche, sa colère le jour où il est revenu complètement saoul du café, la douceur de son ventre rond, il se souvient de cette curieuse tristesse qui flottait dans ses yeux comme une prémonition. Mayssa, la promesse perdue.

Et tandis que défile sur l'écran de sa mémoire un étrange montage de souvenirs épars de sa vie, se réveillent dans ses os et dans sa chair les douleurs du passé. Ses chevilles et ses poignets brûlent comme au temps de la torture, sa gorge est sèche, toutes les cicatrices sur sa peau se mettent à rougir et à gratter, il est traversé de décharges électriques. Un cri primal prend forme dans ses entrailles, et comme un âcre liquide viral, circule dans son système sanguin, lui chiffonne le cœur, avant d'éclater dans sa boîte crânienne, propulsant ses yeux hors de leurs orbites, pour retentir longuement dans tout le quartier, et peut-être encore beaucoup plus loin. AAAHHHHHHH ! Ahmad est revenu à l'existence de manière si violente qu'il s'évanouit.

* * *

Il ouvre difficilement les yeux. Quelle heure est-il ? Ses muscles sont douloureux comme s'il s'était pris des coups toute la nuit. Ahmad secoue la tête vivement quelques fois puis fait craquer ses vertèbres cervicales. On est vendredi, le jour où il reçoit sa paye. Un fonctionnaire d'état passe lui remettre l'argent de la semaine, et Ahmad l'envoie lui acheter du Hommous et des cigarettes aussitôt. De cette manière, il ne sort pas de chez lui. Il n'y avait jamais pensé jusque là, mais probablement que ce gars devait faire un rapport à ses supérieurs à chacun de ses passages. Il devait systématiquement ponctuer son exposé par une phrase comme « ne montrant nul signe de rébellion et se contentant de suivre les émissions de divertissement à la télévision locale, le sujet ne présente aucun danger » et signer, une fois par semaine. Il devait probablement grappiller quelques piastres à l'achat des denrées. Peut-être qu'il faisait la même chose avec plusieurs personnes. Ahmad se demandait quelle tête le petit fonctionnaire ferait aujourd'hui en voyant la télévision en pièces au milieu du salon. Il venait de prendre une décision. Aujourd'hui c'est lui qui irait acheter de quoi se sustenter. Il ferait l'effort de marcher dans la rue, malgré la lumière trop forte du soleil, malgré sa difficulté à mouvoir ses chevilles et malgré son appréhension à rencontrer le monde extérieur.

Il est bientôt dix heures et le fonctionnaire n'est toujours pas venu. Ahmad se lève et pour la première fois depuis qu'il habite là, il va regarder par la fenêtre. Il sent qu'il y a quelque chose de bizarre aujourd'hui dans cette banlieue pauvre. Ou peut-être est-ce lui qui est anormal ? En tout cas, au moment où il pointe la tête par la lucarne de son appartement, il entend un tumulte au loin. On dirait que plusieurs personnes marchent ensemble et crient quelque chose. Ahmad se traita d'idiot, plusieurs personnes en marche et qui crient,

c'est une manifestation, or les manifestations sont depuis toujours interdites ici.

Et pourtant... il lui semble bien qu'un mouvement de masse fait tourner l'air qu'il respire. Ahmad a maintenant le nez relevé vers le ciel et l'oreille tendue. La clameur se rapproche. Il lui semble distinguer quelques mots, « peuple » « désir » est-ce possible ? Ces deux mots pouvaient donc se retrouver dans une seule et même phrase ? Un petit rire fait vibrer sa poitrine. Ahmad a presque peur de cette réaction. Il y a au moins dix ans qu'il n'a pas ri. Où était donc le fonctionnaire, pourquoi ne venait-il pas, il pourrait lui demander ce qui se passe. Pris d'une effervescence, sentant qu'il ne pouvait pas rater ce qui se passait, bien qu'il n'avait absolument aucune idée de ce que ça pouvait bien être, Ahmad se détourna de sa fenêtre, et se dirigea vers la porte d'entrée. Il ne pensa pas à prendre les clés, de toute façon il ne se souvenait pas où il les avait mises ni même quand était-ce la dernière fois qu'il les avait vues.

Plusieurs pas difficiles. Un pied et puis l'autre, puis de nouveau un pied et puis l'autre. Il ne pense pas à comment il va descendre les escaliers qui le séparent de la rue. Quand il y arrive il continue, un pied et puis l'autre qui le rejoint sur la marche. Une respiration, quelques battements de cœur plus rapides et plus forts que la norme, et c'est reparti, un pied, l'autre, le premier, le second. Par petits pas Ahmad arrive à l'extérieur. Le soleil lui attrape le regard, il perd l'équilibre et s'appuie contre la façade de l'immeuble qu'il vient de quitter. Stop. Il aurait du prendre un mouchoir. Tant pis, il doit avancer, il ne peut plus retourner sur ses pas, il ne peut que continuer. Un pied et puis l'autre, petit à petit les pieds s'habituent, c'est encore douloureux mais ça reste supportable. Les yeux aussi s'habituent, il peut commencer à voir ce qui l'entoure. Il perçoit également plus clairement la foule. Et pas après pas, Ahmad se retrouve au beau milieu d'une gigantesque manifestation. Il avait bien entendu, « peuple » et « désir » dans une même phrase. Une flopée de jeunes gens en colère scandent en chœur ce slogan libérateur « le peuple désire la chute du régime ».

Résonnance. Dans plusieurs rues, dans plusieurs villes, dans plusieurs pays, des histoires similaires, les mêmes frustrations, le même ras-le-bol, la même colère, qui tout à coup ne peut tout simplement plus être contenue. La pauvreté, l'humiliation, les interdits, les menaces, les injustices, la terreur qui s'effondre dans les cris des jeunes en marche pour leur dignité, leur liberté, pour prendre en main leur destinée. Au diable la nostalgie dans laquelle ils ont baigné des générations durant, aujourd'hui, en marchant dans la rue, en verbalisant leurs désirs, ils peuvent enfin prétendre à un avenir. Ahmad, emporté par la foule, à l'impression pendant un furtif instant de s'envoler.

* * *

La vidéo met du temps à télécharger. Celle-ci est un montage de plusieurs petits films, elle est plus longue et plus lourde que les autres. Le processus est lent aussi car plusieurs personnes doivent être sur le même site, et la connexion est surchargée. Le monde entier peut voir ici des images de ce qui se passe réellement dans ces pays en ébullition. C'est là la brèche par

laquelle se faufile l'information. Les jeunes, armés de leurs téléphones portables, filment ce qu'ils voient, ce qu'ils font, ce qu'ils vivent et le partagent avec le reste du monde afin qu'il soit impossible de retourner dans l'obscurité. On n'imagine cependant pas les détours que doivent prendre ces images pour nous parvenir. Ça serait trop simple que ceux qui les prennent aient accès au réseau pour nous les livrer. Non, là aussi il y a des victimes en chemin. Le petit film est arrivé dans son intégralité, on peut maintenant le regarder sans craindre qu'il se fige pour continuer le téléchargement.

Un plan flou sur des têtes vues de derrière, plusieurs personnes qui applaudissent en chantant. L'image bouge en rythme. Des mains qui font le V de la victoire se lèvent et occupent tout le cadre, lorsqu'elles se baissent, on aperçoit le mégaphone d'où sont lancés les slogans, et une bannière sur laquelle il est écrit « game over ».

Écran noir. L'image est retournée, un homme debout sur un toit, zoom avant, zoom arrière, mouvements saccadés, c'est étrange de le voir à l'horizontale. Il déchire un portrait du leader de la nation. Des sifflements l'accompagnent, d'autres personnes montent sur le toit pour participer à l'action, l'image se retourne, revient à la verticale, des applaudissements. Noir.

Des cris de joie, des sifflements, une grande photo tombe lentement au sol, et des dizaines de personnes se précipitent dessus pour la piétiner, on voit les pieds en action, la photo se déchire et à travers la tête du leader on voit l'asphalte de la rue. Noir.

Un groupe de personnes dans une ruelle, ils chuchotent, ça bouge beaucoup. La caméra se perd, une voix autoritaire dit clairement « circulez il n'y a rien à voir, rentrez chez vous ». L'homme qui filme se met à courir, on voit un flou gris et blanc, la rue, on entend le gravier, des bruits de frottement, parfois une jambe rentre dans le cadre, un bras, puis l'image se stabilise, et on voit la devanture éclairée d'un magasin de chaussures. Tout à l'air calme, normal, si ce n'est cette vive gifle donnée à une personne derrière la vitrine filmée. Noir.

Un son distordu, un cri trop proche du micro, une masse sombre et mobile à l'écran, on prend un peu de distance, le slogan est maintenant clair, c'est le peuple qui désire la chute du régime, le peuple est déterminé, ça s'entend dans sa voix, il clame haut et fort ce qu'il a trop longtemps tu. L'image tremble avec le peuple, elle se situe au niveau des têtes des manifestants. Puis il se passe quelque chose, le cadre surchargé de gens est soudain vide, la vidéo silencieuse. Pas longtemps, parce qu'on entend tout à coup des tirs, des balles qui fusent, l'image est maintenant principalement tournée vers le sol, malgré quelques mouvements vers le ciel bleu. On voit une savate abandonnée, et des taches sombres sur l'asphalte. L'homme qui filme ralentit, on l'entend répéter en boucle « secours, secours » sans cesse il appelle au secours et continue de filmer. Un homme continue de marcher, il est seul, il avance avec difficulté, on dirait que ses chevilles l'empêchent de courir, si on prête l'oreille on peut l'entendre réciter « le peuple désire la chute du régime » sur un ton morbide, il n'est pas prêt de s'arrêter, maintenant qu'il a commencé il va aller jusqu'au bout. Un autre homme rentre dans le cadre, il fait un croche-pied au premier qui tombe violemment au sol tout en continuant d'articuler le slogan chéri. Celui qui filme discrètement la scène ne dit plus rien maintenant. L'homme au sol se retourne tandis que l'autre le roue de

coups de pieds. Un horrible cri de poulet qui se fait égorger jaillit de la bouche d'Ahmad en prise à une crise de nerf, l'homme qui se trouve sur lui le frappe violement au visage plusieurs fois, ce qui ne fait qu'attiser l'insupportable cri de détresse. Noir.

C'est le silence, on n'entend que les bruits de pas de la personne qui filme et qui continue de temps en temps à murmurer pour lui-même « secours, secours ». Il filme des dépouilles abandonnées sur la chaussée, les traces de sang, les douilles, les objets abandonnés. Une voiture au coffre plein de corps entassés fait crisser ses pneus. La caméra à l'image trop pixélisée s'attarde un instant sur le cadavre d'Ahmad, il se trouve dans une position tordue, le visage tourné vers le ciel alors que ses pieds font face au sol. Sa tête a explosé sous les balles, une bonne partie de sa mâchoire inférieure a disparu, et c'est avec une demie bouche d'où pendent des lambeaux de peau et un crâne ouvert au ciel, noyé dans une mare de sang que le monde va rencontrer Ahmad. Noir.